Zeitschrift: Traverse : Zeitschrift für Geschichte = Revue d'histoire

Herausgeber: [s.n.]

Band: 1 (1994)

Heft: 2

Buchbesprechung: British imperialism : I. innovation and expansion 1688-1914; II. crisis and deconstruction, 1914-1990 [Peter J. Cain, Anthony G. Hopkins]

Autor: Etemad, Bouda

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

PETER J. CAIN ET ANTHONY G. HOPKINS
BRITISH IMPERIALISM
I. INNOVATION AND EXPANSION 1688–1914; II. CRISIS AND DECONSTRUCTION, 1914–1990
LONGMAN, LONDRES ET NEW-YORK 1993, 2 VOL., 504 ET 337 P.

C'est une étude remarquable que nous offrent P. J. Cain, professeur à l'université de Birmingham, et A. G. Hopkins, professeur à l'Institut universitaire des hautes études internationales de Genève. Une oeuvre de synthèse, riche, dense, écrite avec élégance. Une oeuvre qui renouvelle brillamment l'historiographie de l'impérialisme britannique, et sur laquelle, à n'en pas douter, la présente génération d'historiens devra se faire les dents.

Utilisant avec efficacité et avec un art consommé de la nuance la monumentale littérature spécialisée des quarante dernières années sur le sujet, nos deux auteurs proposent une grille de lecture des causes de l'impérialisme britannique. Leur thèse pourrait se résumer ainsi: la nature et la fonction de l'empire britannique ne peuvent être analysées qu'à la lumière des rapports de force économiques et politiques existant au sein de la métropole. Or, le développement économique de l'Angleterre – berceau de la Révolution industrielle – n'est pas synonyme d'industrialisation; les activités non-industrielles – celles liées au service et à la finance – jouent dans le processus de croissance un rôle beaucoup plus important qu'il n'est généralement admis. Qui plus est, les élites de ces sphères non-industrielles surpassent en statut social et en influence politique les capitaines d'industrie. Si bien qu'elles réussissent mieux que la bourgeoisie industrielle à lier leurs intérêts à la «Pax britannica» imposée depuis le XVIIIe siècle à une grande partie de la planète.

Cette thèse ne repose ni sur des recherches empiriques originales, ni sur un travail d'exploitation d'archives. Elle est le fruit d'une réflexion qui étonne par sa puissance. A noter que la démarche de Cain et Hopkins est à la fois ambitieuse et humble. D'un côté, ils cherchent à dépasser les apports d'illustres prédécesseurs (notamment Joseph Schumpeter, John A. Hobson, Max Weber), mais reconnaissent de l'autre que la science historique n'avance pas en chaussant des bottes de sept lieues. Ils pourraient faire leur l'adage «natura non facit saltum» (la nature ne fait pas de saut) qu'affectionnent certains économistes orthodoxes.

Pour essayer de comprendre comment Cain et Hopkins ont été amenés à formuler leur thèse, c'est-à-dire pourquoi ils font la part belle à la finance et aux activités de service, il faut considérer le contexte présent. Aujourd'hui, la plupart des économies occidentales sont engagées dans un processus de tertiarisation. Plusieurs indicateurs – celui notamment de l'emploi – démontrent que certaines d'entre elles seraient atteintes de désindustrialisation. Le Royaume-Uni tout particulièrement a choisi depuis peu d'axer son développement sur les services financiers. L'histoire est fille de son temps, ou comme le disait Croce «toute histoire est de l'histoire contemporaine».

Ainsi s'expliquerait la séduction qu'exercent sur un nombre croissant d'historiens de l'impérialisme les liens variés et changeants entre finance, État et domination formelle ou informelle. Il y a là, soit dit en passant, une niche où une histoire de l'impérialisme suisse, qui reste à écrire, aurait sa place.

La force de l'analyse de Cain et Hopkins réside en fin de compte dans son pouvoir d'explication et sa capacité unificatrice. Au fond, l'acquisition des colonies et la gestion des zones d'influence dont a disposé l'Angleterre depuis la fin du XVIIe siècle en Amérique, en Asie et en Afrique ne prendraient tout leur sens que si elles sont rapportées à la logique des

«gentlemen capitalists», qui, pour préserver leur positions à l'intérieur, étendent au monde leurs intérêts et leurs valeurs.

C'est là une clef de lecture solidement forgée par d'habiles artisans. Elle est séduisante, mais peut-être ouvre-t-elle trop de portes.

Bouda Etemad (Genève)

BÉATRICE VEYRASSAT
RÉSEAUX D'AFFAIRES INTERNATIONAUX, ÉMIGRATIONS ET EXPORTATIONS EN AMÉRIQUE LATINE AU XIXE SIÈCLE
LE COMMERCE SUISSE AUX AMÉRIQUES
CENTRE D'HISTOIRE ÉCONOMIQUE INTERNATIONALE, GENÈVE 1994, 532 P., FS 60.–

L'ouvrage de B. Veyrassat, consacré à l'évolution du commerce helvétique en Amérique latine au XIXe siècle, constitue sans aucun doute une étape importante dans l'étude des relations économiques entre la Suisse et les pays extra-européens. Rares sont en effet les travaux qui, à l'instar de celui-ci, ont abordé simultanément l'histoire des migrations et celle du commerce extérieur. L'auteur s'est ainsi intéressée à l'émigration d'un groupe professionnel spécifique, les marchands, dont elle suit les pérégrinations individuelles. Par ce biais, B. Veyrassat réussit à mettre en évidence non pas une, mais des migrations marchandes, dont les «causes et les mobiles diffèrent en fonction du statut social, de l'origine des négociants en quête d'horizons neufs» (p. 336–337). On retrouve ainsi en Amérique latine des membres de l'internationale huguenote, des représentants de l'horlogerie jurassienne ou de l'industrie textile de Suisse orientale.

L'ouvrage décrit également l'évolution des échanges commerciaux entre la Suisse et l'Amérique latine. Pour ce faire, Veyrassat a eu recours, entre autres, aux statistiques du commerce extérieur français, dans la mesure où une grande partie des produits manufacturés helvétiques exportés vers l'Amérique passaient en transit par la France et partaient depuis le Havre. Ce point mérite d'être souligné, car les archives des principaux pays européens fournissent des informations extrêmement précieuses pour toute étude des relations entre la Suisse et les pays d'outre-mer. Malheureusement, peut-être parce que ce type de recherches prend beaucoup de temps, cette démarche n'est pas encore vraiment entrée dans les moeurs.

Il apparaît, à la lecture du livre de Veyrassat, que les marchés latino-américains ont fonctionné comme un volant régulateur pour les exportations suisses, permettant de compenser partiellement, pour les secteurs moteurs de l'industrialisation suisse (les textiles dans les années 1830–1850; les industries alimentaires, chimique et des métaux et de machines à la fin du XIXe s. et au début du XXe s.), la fermeture des débouchés européens qui fit suite aux politiques protectionnistes suivies sur le Continent. Toutefois, le commerce suisse aux Amériques n'est pas déterminé uniquement par les politiques commerciales de l'Europe. Des facteurs structurels interviennent également. Ainsi, le déclin de ces échanges après 1850 s'explique par les «difficultés d'adaptation de l'industrie cotonnière helvétique aux marchés latino-américains.» (p. 319). En effet, après cette date, pour se maintenir dans ces contrées, les industriels suisses furent obligés de se convertir au bas de gamme, perdant ainsi de leur spécificité et s'exposant du même coup à la concurrence britannique.

Les politiques économiques des pays d'Amérique latine, comme par exemple les variations continuelles des tarifs douaniers au Mexique, ont également joué un rôle dans le mouvement du commerce helvétique dans cette région. C'est d'ailleurs un